Thomas Macek

Fiche de Lecture

Le travail en Miettes

Georges Friedmann

Cours DSY211

Y. PESQUEUX

***Sommaire***

I Introduction : choix du livre

II Biographie et présentation de l’auteur

III Contexte

IV : Problématique et Hypothèses

V : Conclusion

VI : Sources

I Introduction : choix du livre

En m’intéressant aux origines de la sociologie du travail en France, j’ai rapidement trouvé le Travail en miettes de George Friedmann. Cette œuvre s’est avérée idéale pour comprendre la division du travail et son fonctionnement. Le livre de Friedmann fournit des informations prises sur le terrain et c’est grâce à cela que le travail en miettes montre à quel point les phénomènes de déresponsabilisation et déqualification ont affecté la sphère sociale. Cet ouvrage s’évertue à ne porter aucun jugement tout en montrant que la sociologie du travail doit s’élargir et sortir de l’étude de l’ouvrier sur son lieu de travail pour observer les rapports sociaux autour du travail.

De plus, cet ouvrage est fondateur dans le monde du travail car à travers lui, Friedmann déconstruit la promesse taylorienne : la spécialisation des tâches est pauvre et ne suscite aucun intérêt en terme d’apprentissage métier.

Il critique également le fait que cette répartition des tâches conduit à une baisse de morale et de motivation et entraine alors des turn over importants.

Friedmann, dès cette époque, a démontré l’importance de la qualité de vie au travail et du contexte de travail, et prouvé que l’épanouissement au travail était source de productivité de l’ouvrier. Il a mis en évidence deux éléments : le travail prescrit et réel. La prescription qui relève de la norme de production et la réalité concrète du terrain.

Ainsi, il est à mon sens, un ouvrage incontournable dans le monde du travail encore aujourd’hui, dont beaucoup de direction des ressources humaines devraient s’inspirer.

II Biographie et présentation de l’auteur

George Friedmann est né en 1902 et mort en 1977, c’est un sociologue français. Il est le fondateur d’une sociologie du travail humaniste reconnu jusqu’aux Etats Unis grâce entre autre à ses travaux (par exemple : « Problèmes du machinisme industriel » en 1947). Il dirigea ensuite le centre d’étude sociologique du CNRS où il se montra comme un grand organisateur et initiateur de recherche.

Il commença ses études en entrant à l’école normale supérieure en 1923 et consacra grand nombre de ses travaux à l’étude des relations de l’homme avec la machine. A cette époque, il édita la revue « Philosophie » qui devint plus tard « l’esprit ».

Personnage engagé militant pour la réconciliation avec l’Allemagne. Georges Friedmann a beaucoup écrit pour les magazines Monde, Clarté, Europe et L'Humanité.

Georges Friedmann défends les valeurs humaines et sociales, plaçant l’individu au cœur des préoccupations. Il a longtemps été proche des partis communistes, en France mais aussi à l’étranger et notamment en URSS ou il fit trois voyages qui lui ont inspiré deux ouvrages notamment *La Crise du progrès, esquisse d'histoire des idées* et *De la Sainte Russie à l'U.R.S.S.* Il se retira du parti communiste suite à des violentes critiques de son ami Jean Cassou.

III Contexte

C’est dans le contexte d’un monde industriel avec un avènement du machinisme que le travail connait de profonds changements d’autant plus importants que la France est à cette époque en pleine reconstruction. Le travail était initialement intégré à la sphère domestique avec des métiers qui se passaient de père en fils et toute la famille qui y participait à sa façon. Le travail devint après la révolution industrielle beaucoup plus autonome et séparé de la vie sociale et familiale.

Ce travail à la chaine préoccupe de grands théoriciens comme Friedrich Engels ou Karl Marx qui sont très critiques envers cette rationalisation du travail pour le diviser en taches simples et rapides à effectuer. Tout ce qui devait servir à améliorer l’efficacité du travail n’a selon Friedmann que vidé le travail de tout son sens. L’Organisation Scientifique du travail qui calcule le temps mis par chaque action de l’ouvrier prétend qu’il existe une « One best way » pour atteindre une productivité maximale. Les ouvriers (cols bleu) se séparent ainsi des ingénieurs (cols blanc), l’ouvrier n’a plus besoin de qualification et l’ingénieur doit étudier la manière de produire en se servant de l’expérience et des connaissances techniques de l’époque.

Friedmann montre qu’il existe différentes rationalisations, en cela il est réticent à l’idée de faire de la sociologie du travail une simple étude de la psychologie du travail. De plus, on ne peut pas faire de l’entreprise une entité à part entière qui aurait une existence sociale sans les autres sphères et groupes sociaux.

Le système technique n’est pas séparé du système social comme le pensait Mayo. Ce questionnement de Friedmann sur l’avenir du travail humain aura un véritable retentissement dans la sociologie du travail de la deuxième moitié du XXème siècle. Deux réflexions autour du travail émergent : d’une part, la question des conditions du travail et la remise en cause du taylorisme et d’autre part, la part jugée trop importante du travail dans la vie humaine.

IV : Problématique et Hypothèses

Se montrant très critique face à la division du travail, Friedmann, par des observations empiriques sur les lieux de travail des ouvriers, montre comment l’utilisation de machine s’est accompagnée d’un éclatement des activités, provoquant une déqualification et une déresponsabilisation de l’ouvrier. Friedmann est également le prédicateur de l’avenir d’une société où l’éclatement des tâches pourrait bien déterminer tout le système social. A l’aide d’études empiriques, notamment avec l’exemple anglais et l’exemple américain, il tend à montrer les différentes formes et évolutions de la rationalisation du travail. Il cerne dans son œuvre les inquiétudes liées au développement de cette organisation du travail en se rendant dans les usines. Il choisit de mettre en perspective la thèse de Durkheim et le développement de la spécialisation, afin d’y apporter un regard ambivalent : admiration et insuffisance de la théorie au sujet des problèmes humains liés au machinisme.

Si l’individu n’est plus qu’un simple exécutant au sein de la chaîne de production, y’a-t-il une place pour l’épanouissement au travail ? Comment la spécialisation organise-t-elle les rapports des individus au travail ?

Friedmann, captant les inquiétudes des travailleurs s’interroge sur la notion de loisir, se définit-t-elle uniquement par du non travail ?

Le travail ne permet plus un épanouissement social et devient même une source d’insatisfaction. Friedmann observe le travail au cours du temps et se demande comment les problèmes liés au machinisme pourraient se résoudre. Alain Touraine dit un jour en parlant de Friedmann qu’ « Il ne cessa jamais de croire à l’avenir, même quand il refusait tous ses visages ».

Friedmann proposera quelques grands concepts :

* Top down : travailler à partir de la base jusqu’au sommet, s’intéresser aux ouvriers pour éviter l’écart travail prescrit et réel
* Rotation Job : pendant une semaine, leur faire faire autre chose
* Job enlargement : idée de faire faire des choses un peu en périphérie.

Il montrera également l’importance de prévaloir les loisirs et l’optimisation de la polyvalence des ouvriers.

V : Conclusion

Friedmann analyse le développement du machinisme et les conséquences de la division du travail en montrant comment « toute rationalisation scientifique du travail s’accompagne d’un éclatement des tâches ». Il observe l’éclatement des tâches industrielles et la dépossession pour l’ouvrier de sa matière de travail. Friedmann part d’un constat : l’éclatement des tâches industrielles. Il montre comment ce changement possède des inconvénients.

« Toute rationalisation scientifique » du travail s’accompagne d’un éclatement des tâches constate Friedmann dans son introduction.

L’éclatement des tâches pose le principal problème de la déqualification des tâches et du changement de rapport des ouvriers avec leur travail. Avec l’artisanat, les individus avaient la sensation d’un travail bien fait et fini. Avec la spécialisation, les individus ne maîtrise pas leur matière, il n’existe plus ce « bonheur du produit fini ». Elle « a dépouillée les travailleurs d’un des contenus les plus précieux de leur activité professionnelle : le contact avec le matériau et la connaissance ». Les individus se considèrent comme réduits « à l’état de colis ». Les travailleurs doivent faire preuve de dextérité, de vitesse et de précision pour s’accommoder de la spécialisation de leur tâche.

Friedmann analyse les réactions ouvrières face à ce nouveau rythme de travail, il y a de plus en plus d’absentéisme. En effet, les ouvriers ne ressentent plus de satisfaction à un travail qui apparaît comme inutile et changeant. « Sur chaque voiture, les capots sont différents. J’ai pris le mois pour apprendre le job. Il faut des années pour être vraiment bon.» déclare un ouvrier spécialisé. A la répétition des tâches, Friedmann adjoint la notion de variété, elle pourrait apporter « des gains réels compensant la chute de la production, la baisse du moral, les attitudes d’inadaptation et de non coopération à l’entreprise.».

L’expérience de la firme Sears Roebuck est assez significative. Constatant que le travail perd toute signification, entraînant ainsi une baisse de la productivité, les managers décentralise le travail de poly-spécialisation et reversent une part des bénéfices de l’entreprise aux salariés.

Il s’interroge sur les formes de la division du travail et analyse les différents produits de la spécialisation. Enfin, il ne dégage pas de conclusions dogmatiques mais envisagent les perspectives au problème posé par le travail en miettes. Il fait une analyse fine des structures de la société et de ses évolutions dans les années 50, il pose le problème de la transformation du rapport au travail et de la perte de sens

Friedmann constate que les sociétés modernes font face à un bouleversement considérable, notamment par l’ère de la mécanisation et de la civilisation technicienne. Il montre l’importance du travail dans la sphère privée en étudiant sa privation. Cette dernière entraîne chez la plupart des travailleurs une perte de repères : « le travail, c’est tout simplement ce qui commande toute notre vie » déclare une employée. Il existe toujours un rapport ambivalent avec le travail comme nous le montre le cas de Joe, mécanicien de 36 ans. Il existe une injustice dans le niveau de travail exigé avec un rythme chronométré et une cadence insoutenable. Mais cette dernière se double de l’obligation, même si on a profondément envie de partir de son travail, de le conserver tout en le méprisant.

De là découle un travail dépersonnalisé, sans espoir de promotion, « dépourvu de participation ». Il y a donc par cette forme d’aliénation au travail une perte de substance et une perte de l’engagement puisque le travail ne procure aucune reconnaissance sociale. Cela provoque donc une perte du sens de la vie au sein de la sphère du travail mais aussi au sein de la sphère sociale.

Friedmann envisage des solutions, il montre que le système de formation devra se prémunir contre les risques de la spécialisation en intégrant une sorte de « double formation » par l’acquisition de savoirs globaux autant que techniques. Et dans ce sens, on passerait du modèle de spécialisation à un modèle d’individu poly-spécialisé. Ce dernier modèle est appréhendé par Marx comme un idéal type à atteindre.

Pour Friedmann, il sera nécessaire de dépasser le danger de la spécialisation des tâches par l’étoffe du travail et de son organisation, notamment par la présence de transferts et de rotations. Avec le taylorisme, l’exécution (technique) et la conception (pensée) ont été séparés au détriment de l’épanouissement de l’individu spécialisé qui ne connaît aucune valorisation à son travail. Dans certaines grandes entreprises modernes, on introduit la notion de valorisation intellectuelle.

Il montre que peu à peu émergence, notamment chez le patronat, la nécessité de prendre en compte le développement de l’individu. A partir de là, on va montrer que l’outrance de spécialisation a des effets néfastes sur les individus puisqu’il n’y existe aucune possibilité de s’épanouir. Il existe un besoin de ce que Friedmann appelle « l’humanisme ». L’introduction dans les universités de programmes de formation « humaniste » plus que de formation « technique » est significative de cette volonté de changement.

Le loisir serait lui une solution d’échappatoire à un travail inintéressant. L’essor de la culture populaire dans les années 50 aux Etats-Unis et l’augmentation de la vente de Pocket books en 1951 dénote de la volonté d’un épanouissement qui se ferait hors de la sphère du travail. Les programmes TV proposent des documentaires culturels ou de voyages. De même le développement d’activités de bricolage, de photos, de céramiques et d’électronique semble avoir été un moyen de prendre de la distance vis-à-vis du travail. L’Amérique a vu se multiplier la figure de l’amateur et la pratique de hobbies sportifs par les ouvriers. Cependant, d’après une enquête de Dumazier en 1953 sur 850 ouvriers, seulement un quart du temps de non travail est consacré au loisir et que celui-ci arrive en dernier des priorités avec les nécessités économiques, les obligations sociales et familiales. Ce qui tendrait à relativiser le contrepoids du loisir par rapport au travail.

Sources :

Livre Le Travail En Miettes de G. Friedmann.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Friedmann>

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2004-1-page-55.htm>